L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux No 75, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE 23 JUILLET 1882.

CÉSAR EN DÉSHABILLÉ.

Mme Mary Sumner a publié un roman intitulé: *les Amoureuses du colonel*. C'est une étude fort intéressante de mœurs parisiennes en 1806, écrite avec le plus grand soin sur des documents d'une authenticité indiscutable: nous extrayons de ce volume un chapitre qui contient le curieux portrait que voici, de Napoléon Ier.

Il est six heures du matin; les Tuileries sont encore silencieuses, une lutte acharnée de fer a cri sous le poids d'un homme qui s'être bruyamment, et une tête enveloppée d'un madras de coton à larges raies, sort d'entre les rideaux du lit:

—Oh bé! Constant! Monsieur le drôle! venez m'habiller bien vite.

Le valet de chambre accourt et le maître qui s'est réveillé de bonne humeur, lui pince l'oreille jusqu'au sang, caresse un peu vive que ledit Constant reçoit avec une humilité joyeuse. Napoléon, on l'a reconnu, s'apprête à se lever. Oserons-nous prendre ainsi César au saut du lit? Pourquoi pas?

Aujourd'hui on s'en permet bien d'autres. Le héros est dans la fleur de l'âge, de taille moyenne, admirablement bâti et ceinturé; il a les épaules effacées, la poitrine large, la jambe forte, le bras qui sort de la manche de chemise d'une blancheur à jalouser les rousseurs du Titien, les mains charmantes et le cou un peu enfoncé comme pour prêter plus d'expression à la tête puissante. En ce moment, le front soucieux est détendu par le sommeil; le bel œil gris bleu, frangé de cils noirs, n'exprime que des impressions calmes, et la bouche régulière, aux lèvres minces, se dessere pour laisser voir les dents blanches. Le nez de médaille romaine vient d'être légèrement barbouillé sous une pincée de tabac que Napoléon a prise dans sa tabatière ovale doublée d'or. C'est le tabac gros râpé dont il régale parfois les gardes de Saint-Cloud.

Derrière la porte entrebaillée, le mamelouck Roustan montre sa face grimaçante de statue égyptienne; il couche sur le seuil de la chambre impériale; l'empereur est bien gardé par ce dogue aussi fidèle que redoutable. Jadis Joséphine avait eu le talent de persuader à Napoléon, qu'ayant l'oreille très fine et le sommeil très léger, elle était pour lui le meilleur des gardiens pendant la nuit. Il l'avait crue aussi longtemps qu'il l'avait aimée, d'amour, s'entend. Mais, depuis la fin du Consulat, cette régularité des habitudes conjugales n'existait plus, et la petite porte masquée par la boiserie qui donnait sur un ancien oratoire transformé en garde-robe, ne s'ouvrait que de loin en loin pour laisser le mari descendre au rez de chaussée, chez sa femme. C'était Joséphine, au contraire, qui venait parfois, mandée par son époux, pour lui faire la lecture.

* *

Constant a déposé sur la toilette une paire de rasoirs, et le souverain commence à se raser d'une main hâtive. O Français! O Anglais! si vous le voyiez, le vainqueur qui vous fait trembler, sous le jour qui naît, en gilet de coton et en pantalon à pied, devant son miroir à barbe, le visage couvert d'une mousse savonneuse. Tous les barbiers ont éprouvé surprise de ce terrible client; trois minutes, voilà ce qu'il accordait à leur tâche, sans parler des soubresauts et des impatiences dont une estafilade à la joue ou au menton était l'inévitable résultat. On mourait de peur de blesser celui que respectait la fée des batailles, et Constant a persuadé à Napoléon de se charger de la besogne que personne n'osait plus faire.

La barbe est finie, il n'y a que deux coupures insignifiantes: pour un apprenti barbier, Sa Majesté n'a pas été trop maladroite.

Le valet de chambre apporte la culotte de casimir bleu qu'on renouvelle chaque jour; elle est éblouissante, dans quelques heures Napoléon y aura essuyé ses plumes ou renversé son encrier comme il jette son monocle à terre, sous les yeux, se déboîtant. Voici le redingote de couleur sombre et le chapeau ouaté à cause de l'excessive sensibilité de la tête. Napoléon est prêt; il avale un verre de punch léger et en route pour visiter les travaux du canal de l'Ourcq, qu'on creuse en ce moment du côté de la Villette.

M. Colas, le suisse du pavillon de Flore, est à son poste, appuyé sur sa hallebarde; un sourire récompense ce zèle:

—Quoi! déjà debout, M. Colas.

—Sire, quand les maîtres sont debout, les valets doivent l'être aussi.

Cette phrase avait été prononcée quelques jours auparavant par l'Empereur. On ne se conchait pas de bonne heure chez l'Impérator; tous les soirs on y faisait de la musique; Blangini y exécutait ses romances et Paër l'accompagnait. Quelque fois même on jouait à la *mer agitée*, au grand plaisir des demoiselles d'honneur. A une heure on servait un ambigu de sucreries et de viandes froides et la conversation allait son train jusqu'à trois heures. L'Empereur, qui se couchait à neuf, trouva mauvais qu'on veillât si tard; la familiarité de ces réunions n'était pas faite d'ailleurs pour lui plaire. C'est aux ambigus de Joséphine que la maréchale Lefebvre donna la primeur d'une chanson qui fit les délices de la Cour. On y faisait allusion aux relations tendres avec l'Angleterre, et le refrain était: "Y a d'l'ognon, d'l'oignon, d'l'oignette; y a d'l'ognon."

M. de Talleyrand et les courtisans s'étaient emparés de la locution, et quand le maître paraissait soucieux, chacun de répéter: "Y a d'l'ognon".

L'auteur, cocher de madame la maréchale, avait reçu de sa maîtresse le surnom de Potatillon; l'Empereur, qui entrevoit de la chanson, goûta médiocrement la littérature de Potatillon; les ambigus furent supprimés, et au lieu de recevoir ses amis, l'impératrice dut se contenter de faire de la tapisserie ou des patiences avec son service d'honneur.

Il n'est que neuf heures, et déjà l'empereur est de retour aux Tuileries. Même apparition et même salut de M. Colas. Cette fois, tout a changé; le front auguste est chargé de nuages, et Napoléon passe brusquement. Il avait trouvé les travaux du canal à peine commencés et rentrait maudissant les lenteurs administratives. Lui qui aurait voulu être obéi avant même d'avoir commandé. Il allait monter l'escalier qui menait aux appartements du premier, lorsque le suisse se penchant vers un officier de garde, murmure:

—Tiens! Y a d'l'ognon, ce matin.

Napoléon avait l'ouïe fine, il se retourne et lance sur le malencontreux plaisant un regard plein d'éclairs:

—Oui, monsieur, il y en a, vous ne vous trompez pas. Puis il monte l'escalier sans en dire davantage. C'était assez pour terrifier l'imprudent suisse; ce corps de six pieds tombe à la renverse; on le ramasse, on l'étend sur un lit; la famille éplorée est à l'entour, et Corvisart, qui sortait en hâte marque à boutons d'or, s'arrête pour chercher à faire revenir M. Colas. Celui-ci rouvre enfin les yeux:

—Je suis perdu, s'écrie-t-il; l'Empereur ne me pardonnera jamais.

* *

Ce matin, il faut l'avouer, sont se réunissait pour agacer des nerfs irritables. Roustan, qui, d'ordinaire, se tient dans l'antichambre, est encore dans les cuisines à sirroter son café au lait. Daroc, n'a point paru.

Ni pages, ni secrétaires, ni valets de pied, qui comptaient sur le retour vers dix heures, ne sont à leur poste. Seul, un chambellan, M. de Montesquiou, est dans le salon d'attente, l'épée au côté, frisé comme un bichon. Il se promène mélancoliquement, le pauvre homme! regardant pour se distraire deux gravures: l'*Ossian* de Gérard, et le *Bélisaire* de David. Le cabinet de l'Empereur est à côté. Le feu qui chauffe cette pièce, haute et spacieuse, vient de s'éteindre faute de bois. Or les Corses sont frileux, et les matinées d'avril sont fraîches. La première chose que fait Napoléon en rentrant est de tirer d'une main crispée le cordon de sonnette; personne n'accourt; l'Empereur aussitôt d'ouvrir la porte et de crier:

—Une bûche!

M. de Montesquiou s'avance, la bouche en cœur:

—Sire, il n'y a pas en ce moment de valets de pied dans l'antichambre.

Le ton de César devient plus bref s'il est possible:

—Une bûche!

—Sire, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tous les valets de pied étaient absents.

—Eh bien! monsieur, n'êtes-vous pas là?

Rien à répondre. M. de Montesquiou prend son parti; il charge la bûche sur son bras, au risque d'écorcher ses broderies d'or, et accroupi devant le feu, il essaye de remuer les étincelles endormies. Napoléon le regarde faire avec un sourire inéducable, il a sur le cœur les railleries du faubourg Saint-Germain, et il lui plaît d'humilier cette noblesse qui ne le sert qu'à regret.

Le comte s'en est tiré avec honneur: un valet n'aurait pas mieux fait; le feu flambe dans la cheminée. D'un geste, l'empereur congédie son chambellan et s'avance vers le bureau encombré de brochures, de cartes et de feuilles étrangères, car de journaux français, il n'y en avait plus guère, Fouché y ayant mis bon ordre.

Nouvelle contraction des sourcils impériaux; il y a là, en évidence sur la tablette du bureau, un papier d'une écriture bien connue; c'est une lettre qui dénonce à Napoléon que l'impératrice a acheté une nouvelle parure de diamants et commis une nouvelle bévue, en demandant à la tante du prince de Bade, supérieure d'une Abbaye, combien elle avait d'enfants. Malgré la surveillance du grand maréchal, ces lettres se glissent partout, jusque sur la table impériale, ou dans les bottes à l'écuyère de Napoléon. Impossible de découvrir l'auteur ni le porteur.

Le curieux, c'est que Joséphine reçoit de son côté, du même correspondant, le récit exact des infidélités conjugales. Aussi la légende s'en mêle. On parle de certain petit homme rouge qui rôde la nuit dans les corridors; quelques femmes nerveuses affirment l'avoir aperçu; erreur, l'homme rouge est invisible et n'apparaît qu'à l'heure de la chûte des gouvernements, ce qui fait encore une assez jolie somme d'apparitions.

Homme rouge ou blanc, le correspondant anonyme est plus fort que le grand maître de la police; il connaît la partie de Versailles et en révèle tous les détails dans sa toilette. C'est le bouquet: l'empereur, exaspéré, donne un coup de canif, dans son bureau, et quelque chose de semblable à un juron s'échappe de ses lèvres serrées. Au même instant, pages et secrétaires rentrent tout affarés; ils tombent bien et vont être savonnés de la belle manière. M. Edouard, qui paraît le premier, n'est pas fier.

Napoléon le toise d'un air furieux:

—D'où venez-vous, vaurien? de poursuivre les moineaux et les grisettes dans le jardin des Tuileries. Qu'on dise au général Gardanne de me flanquer quinze jours d'arrêt à ce polisson-là. Et vous, messieurs, qu'est ce que cela signifie, de faire ainsi l'école buissonnière? Au lieu de bavarder comme des pies, vous aviez plus de dix rapports à recopier. Vous mériteriez tous d'aller coucher aux Madelonnettes.

Les secrétaires baissent le nez et taillent leur plume en hommes habitués aux tracasseries odieuses; ils savent que dans cinq minutes l'orage sera passé. Napoléon se calme enfin; il s'assoit sur un des bras de son fauteuil, hausse légèrement l'épaule droite et agitant la jambe gauche comme un bâcalier de pendule; il commence à dicter plusieurs lettres à la fois. C'est plus que le jeu du casse-tête chinois; il faut que chacun attrape sa phrase à la volée, et gare aux maladroits qui feraient des coq-à-l'âne. L'Empereur, lui, ne s'embrouille jamais.

Duroc entre à son tour; il ne paraît guère plus rassuré que les secrétaires. Les coups de boutoir du maître frappent aussi bien sur les grands que sur les petits. Dépouillé de son velours et de ses panaches, on prendrait le beau fonctionnaire pour un des frotteurs aussi bien que pour le grand maréchal du palais; figure jeune, mais empâtée, oil peu intelligent, où se reflèchit le dévouement de la brute à son maître; c'est un sérde auquel on peut dire: frappe! et qui obéit; du reste, fort ordonné, prend les intérêts de l'Empereur comme une conséquence économe; il ne se délivre pas un bol de bouillon dans les cuisines sans la signature du grand maréchal; ne découche jamais, et a la délicatesse de choisir toujours ses conquêtes à l'intérieur des Tuileries.

L'Empereur tourne à demi la tête:

—Ah! c'est vous, monsieur, c'est bien heureux, vous arrivez toujours quand on n'a plus besoin de vous.

Et il continue sa correspondance sans faire attention à la mine contrite de son serviteur.

Trois fois le déjeuner a été apporté et remporté par le maître d'hôtel Réchaud; à quatre heures, pourtant, Napoléon se décide à avaler quelques bouchées, et les secrétaires s'enfilent comme des chevaux qui ont couru cinq lieues de poste.

* *

Un amusant échantillon de poésie nouvelle, fourni par M. Charles Monselet.

Un nouveau venu dans un cénacle est invité à réciter quelques vers.

Il ouvre la bouche et dit:

—Oh! oh! c'est à peine si l'on me croira: je n'ai pas encore, cet été, mangé de melon. Dieu sait pourtant si je l'adore!

Légères rumeurs parmi le cénacle.

—Mais.... sont-ce des vers? fait quelqu'un.

—Comment! si ce sont des vers! s'écrie le nouveau venu, voyez plutôt!

Et il exhibe son manuscrit.

Oh! oh! c'est à peine si l'on
Me croira; je n'ai pas encore,
Cet été, mangé de melon,
Dieu sait pourtant si je l'adore.

—C'est juste....continuez! dit le cénacle convaincu.

G. De Cherville, dans le *Temps*:

L'arrosoir va devenir l'outil principal du jardinier; jusqu'à présent, le jet avait apporté une certaine complaisance à alléger cette besogne; mais il est improbable que cela dure, et puis l'eau qu'il nous envoie ne nous dispense pas toujours du soin de donner à boire. D'abord, quand elle nous arrive par averses, elle est presque toujours répartie avec l'inégalité qui caractérise tous les biens de ce bas-monde.

Quelques végétaux en ont trop; d'autres, eux qui se trouvent abrités, soit par un mur, soit par un arbre, en sont absolument déshérités; il n'y a jamais à hésiter à redresser cette iniquité. De plus, en dépit d'un préjugé fort répandu, l'eau des nuages n'est pas toujours la plus favorable à toutes les plantes; le fraisier, par exemple, s'accommodera beaucoup mieux de celle que vous puiserez, à son intention, dans le bassin, surtout si une douche copieuse de rayons solaires l'a attiédie.

Nous avons connu un jardinier qui, lorsque le temps était à l'orage et que la voûte se chargeait de nuages menaçants, vidait sur son plant de fraises arrosoirs sur arrosoirs. Le brave homme prétendait que l'électricité dont la pluie se trouvait alors chargée arrêtait la fructification et nuisait au développement de ses baies vermeilles; mais les arrosages avaient pour but de tremper à l'avance le fluide dangereux. Nous ne saurions dire si son observation était fondée; ce dont nous sommes certains, c'est que ses fraises témoignaient d'une fertilité exemplaire et constante et que les produits en étaient exquis.

Il manque un croquis à notre petite galerie des animaux domestiques; celui de la vache du pauvre, de la chèvre. Le rôle de cette pierre angulaire de la vie pastorale s'est considérablement effacé depuis que l'agriculture vise aux rendements supérieurs. Quelques troupeaux de moutons s'accompagnant d'un bœuf de parade, qui doit ce privilège à la réputation plus ou moins justifiée de jouer dans la bergerie le rôle de désinfectant (!); mais en dehors du Midi et des pays de montagne, les grandes exploitations répudient presque sans exception les services de cet auxiliaire, mâle ou femelle, dont l'humeur vagabonde et capricieuse rendent la surveillance difficile, et qui se montre un peu trop disposé à prendre son bien où il rencontre soit une touffe, soit un rameau verdoyant.

Pour une pinte de lait, la chèvre dé truit une charrette de bois, dit un proverbe cité par la Fauve populaire. Dans nos campagnes du centre, les derniers de nos terrassiers l'ont délaignée pour la vache, une nourricière plus prodigue; elle reste l'épouse des vrais détrôlés: les veuves, les vieillards, qui n'ont que les revers des fossés du chemin à lui offrir pour pacage; à ce titre seul, la chèvre est digne d'intérêt.

Ses grands yeux jaunes rappelent la mansuétude bénie de tous les ruminants, mais elle se relève d'une pointe de malicherie, qui donne à sa physionomie une certaine expression de vivacité malicieuse; malgré la courbe du chanfrein, la tête rêvée l'intelligence; effectivement, la chèvre est susceptible de reconnaissance et d'attachement; elle n'abdique jamais ses instincts d'indépendance, ses fantaisies pétulantes, sa prédilection pour les promenades aventureuses, mais non seulement elle est sensible aux bons traitements, devient familière, mais elle témoigne à celui ou à celle qui les lui accorde des témoignages d'affection qu'on n'obtient jamais du mouton, si apprivoisé qu'il soit devenu.

Dans ces conditions, elle arrive à un certain degré d'obéissance. J'ai vu, dans une mesure habitée par une vieille mendiante infirme, une chèvre qu'elle avait dressée à lui rendre quelques services. Ces deux êtres vivaient dans une complète promiscuité. Le grabat de la vieille femme était dans un coin, la litière de l'animal dans l'autre. La chèvre savait faire jouer la clanchette de la porte en appuyant sur elle sa patte de devant, quand elle voulait aller brouter au dehors; elle apportait un petit vase de ferblanc quand sa maîtresse manifestait l'intention de la débarrasser de son lait; enfin, au commandement de celle-ci, elle retournait à sa litière.

C'est surtout par sa sobriété que la chèvre est précieuse pour les indigents. Si elle donne peu, elle coûte moins encore, et l'échange laisse un gros profit. Comme nous l'avons dit, dans nos con. trées elle vit sur ce qui, étant à tout le monde, n'appartient à personne en réalité et c'est par elle que l'obole de la grande aumônière arrive aux jeanzannterre, encore trop nombreux. Dans ses pays d'élection, si maigre, si rocheux, si brûlé que soit le pâturage, il lui suffira; bien mieux, il convient d'avertir que l'organisme de cette compagne du pasteur des solitudes asiatiques que l'herbe aqueuse de nos grasses prairies; les plantes vénéneuses elles-mêmes n'ont point de prise sur elle, elle mange la digitale, l'aconit, sans en être incommodée. Dans les mois rigoureux, pendant la période fort courte où, si habile que soit sa dent, si éclectique que soit son appétit, il ne trouve rien à tondre, un peu de foin, quelques brindilles de bois coupées et séchées à l'automne suffiront à sa nourriture.

On annonce l'arrivée à Paris de M. Vanderbilt, le richissime Américain et petit-fils du commodore le plus riche du globe, car sa fortune particulière s'élève à *deux milliards* cinq cent millions de francs.

M. Vanderbilt n'est pas comme beaucoup de ses compatriotes, l'artisan de sa fortune; mais bien qu'il soit d'une famille riche, il a lui-même considérablement augmenté l'héritage de ses parents. Pour avoir une idée de cette agglomération de capitaux en une seule main, il suffira de savoir que M. Vanderbilt possède *seul* un chemin de fer en Amérique, dont l'exploitation équivaut, comme importance, à celle du chemin de fer du Nord chez nous.

(*Figaro.*)

Les propriétaires des filatures de coton de Moscou cherchant à propager autant que possible, dit la *Voix*, l'emploi du coton de l'Asie centrale dans la fabrication des cotonnades russes.

Cinq maisons les plus importantes de Moscou se sont associées, et les statuts de leur Compagnie vont être soumis à l'examen du Comité des ministres de Russie. La Compagnie se propose non-seulement de faciliter le transport du coton de l'Asie centrale à Moscou et à Nijni-Novgorod, mais encore d'améliorer la culture du cotonnier par les indigènes en leur fournissant des semences des semences des meilleures qualités du cotonnier américain.

Elle compte même faire venir des Etats Unis des nègres familiers avec la culture du cotonnier, pour qu'ils puissent signaler les imperfections des procédés de culture adoptés dans l'Asie centrale.

La Compagnie cherchera en même temps à répandre parmi les indigènes les produits des fabriques russes en leur fournissant des tissus conformés à leurs goûts.

Le Réveil prétend, en ses menus propos, qu'un éléphant borgne ne marche jamais sans.....livre.

Il dit aussi:

"Les maisons borgnes sont celles où il faut toujours avoir l'œil."

UN PUGILAT.

Il est rare que, dans un pugilat à deux, il y ait victoire de part et d'autre; généralement, il y a un vaincu et un vainqueur; on ne cite guère d'exemple contraire véritablement exceptionnel, que celui des deux chiens qui se sont dévorés mutuellement, et dont on n'a retrouvé que les queues; encore ce fait trouve-t-il de nombreux incrédules chez les savants.

Quoi qu'il en soit, quand deux hommes se présentent devant la police correctionnelle, l'un comme victime de coups et blessures, l'autre comme auteur ne ces avaries, et que celui-ci prétend avoir reçu autant qu'il a donné, l'égalité peut, jusqu'à certain point, être admise, en présence de deux êtres parfaitement bien portants, et qui n'en sont qu'à calculer leurs mutuelles donations entre vifs, comme on dit au Palais, dans un autre ordre d'idées.

Ces deux larons sont Loupy et Ducardon; celui-là comme plaignant en premier, l'autre plaignant reconventionnellement.

Loupy, qui manque de conduite et d'économie, est venu à l'audience vêtu de façon à se faire interdire l'entrée du bal du Moulin-de-la-Galette et autres réunions distinguées où une mise décente est plus de rigueur que la chorégraphie qui s'y exécute.

Il a, notamment, un chapeau dont les renfoncements ont fait un accordéon silencieux, et une botte qui baille comme un militaire sans le sou.

Au rebours, Ducardon, signalé dans son quartier comme homme d'ordre, a, pour paraître devant la Magistrature de son pays, tiré de l'armoire son trente-et-un. Comme Loupy, il a des bottes, mais il peut les montrer hautement, et c'est même ce qu'il fait, aidé, pour cette exhibition, par un pantalon de coutil que les blanchissages successifs ont raccourci d'un bon travers de main. En revanche, si son pantalon est trop court, il s'est rattrapé sur le col de sa chemise, et on voit tout de suite, un ouvrier laborieux qui a du linge:

Mon président, dit Loupy, quoique je ne sois pas si bien mis que monsieur Ducardon, j'ai une âme noble et délicate, et je ne permets pas plus à personne qu'à autrui de *coufeirer* des injures, en disant, comme monsieur Ducardon, que je ne suis pas trop honnête.

M. le président: Ce n'est pas une injure, cela; si vous l'êtes assez....

Ducardon: Je conviens que monsieur Loupy l'est assez.

Loupy (surpris): Ah!.....bon, je veux bien; va pour moi; mais mon père, mon pauvre père, que vous avez dit qu'il avait fait une vilaine fin, ce qui m'a enfoncé une flèche dans le cœur, aussi terrible que celle des sauvages carnivores qui les trempent dans le curé-oreiller (probablement le curard), il est mort à Cayenne, c'est vrai, mais de la petite vérole.

Ducardon: C'est de la petite vérole que j'ai voulu dire: est-ce que vous appelez ça une jolie fin?

Loupy: Tu, tu, tu, vous retournez les choses....

Ducardon: Je retourne rien, puisque j'avoue ce que vous dites vous-même.

M. le président: Expliquez-vous sur les coups. [A Loupy]. C'est vous qui avez frappé le premier?

Loupy: A ce que dit monsieur Ducardon, mais ça n'est pas une raison pour le croire, parce qu'il est mieux mis que moi, car.....

M. le président: Il ne s'agit pas de cela.

Loupy: Mon président, je suis sur de votre intégralité, mais un homme bien mis, ça en impose toujours, c'est connu; le sûr a coutiné; c'est comme les deux coups de poing sont partis si en même temps qu'avec un compas on ne pourrait mesurer la différence, on même avec une table de pythagore.

Ducardon: Oh! si qu'avant même de penser à rien, j'ai vu le nez tout en sang, que le sang a tombé sur ma chemise, que j'ai été tout de suite en mettre un autre.

Loupy: C'est simplement pour dire à ces messieurs, que vous avez des chemises à changer, comme en tout de suite.

Ducardon: Je dis ça à preuve.

Loupy: A preuve que vous faites votre porte parce que vous avez du linge; mais moi, j'ai un certificat du médecin.

Ducardon: Moi aussi.

Loupy (tirant un papier de sa poche): Le v'là.

Ducardon (même jeu): V'là le mien.

Loupy: Dont il insorit dessus que j'ai six (oherchant à lire) éch..., échy..., échym..., c'est du latin.

Ducardon: Des chymoses... j'en ai six aussi sur le mien.

Loupy: Et le nes (lisant) tum... tumé...

Ducardon: Tumésié, qui veut dire coup de poing; moi aussi, j'ai ça.

Loupy: Possible, mais moi j'ai la note de l'herboriste; la v'là.

Ducardon: V'là la mienne.

Loupy (lisant): Douze saignées.

Ducardon (lisant): Quatorze saignées..... j'en ai plus que vous, des saignées.

Loupy: Toujours pour faire de l'embarras; manière de dire: j'ai le moyen d'avoir plus de saignées que vous.

Le Tribunal mal disposé pour eux, en condamnant Loupy et Ducardon, chacun à 25 francs d'amende.

Loupy: Vous v'la bien avancés, monsieur Ducardon?

Ducardon: Je m'en moque, j'ai le moyen de payer, moi.

Loupy: Moi, je m'en moque, bien plus; j'ai pas le moyen.

LA NAVETTE DES QUATRE SOUS.

Les proverbes disent tant de choses qui ne se réalisent pas, qu'on serait tort de s'étonner des démentis qu'ils reçoivent à chaque instant; par exemple: "des coups et des coulours, il ne faut pas disputer." Alors, de quoi disputera-t-on? puisque ce sont les seuls prétextes à dispute. Nous avons encore: "les bons comptes font les bons amis;" et, justement, c'est le règlement scrupuleux d'un compte qui a amené une rixe à raison de laquelle Poten comparaît devant le police correctionnelle. Peu importe qu'il ait voulu faire ce compte avec Garigon, sur l'impériale d'un omnibus, on n'a pas toujours le choix du moment et du lieu pour le règlement du tien et du mien, et d'ailleurs la maxime de la Sagesse des nations n'impose, sur ce point, aucune obligation.

A la vérité, une discussion d'intérêts entre gens aussi complètement ivres que l'étaient Poten et son ami n'est peut-être pas un bon compte dans toute la force du mot, mais, du moins, l'intention était bonne. Il n'y a guère que les voisins de l'impériale qui ont pu la trouver mauvaise.

Bref, Poten est prévenu d'avoir donné à Garigon, outre son compte en argent, un appoint en culottes et coups de pied.

Voilà comment c'est venu, dit Poten: j'étais à prendre un amer chez le marchand de vin, v'la Garigon qui entre, dans une ribote qu'on n'a jamais rien vu de pareil en Pologne.

Garigon—Allons, bon, ça se balance.

M. le président—Voyons, Poten, expliquez-vous. Vous reconnaissez avoir frappé Garigon?

Poten—C'est un fait, mais tout dépend comme c'est venu. Nous demandons à manger un morceau; on nous donne du petit salé, une andouille.

M. le président—Passez tous ces détails.

Poten—Ben. Alors nous passons la journée ensemble, déjeuner, dîner, les rafraîchissantes y en a un qui pale ci, l'autre qui pale ça; finalement que la pluie étant venue, nous montons sur l'omnibus et que je lui dis: "Voyons, faut rêgler nos comptes."

Garigou—C'était convenu que tu m'offrais le déjeuner et le dîner.

Poten—Oui, c'est ce que tu m'as dit, mais je t'ai répondu: "Le déjeuner et les consommations, oui, mais le dîner, c'est toi." Alors, voilà qu'il se fâche et puis, il finit par dire: "Tenez, v'là 2 francs pour mon dîner, rends-moi 4 sous, vu que le dîner était de 36 sous chacun." Bon, je prends la pièce et je lui rends 4 sous.—Et le café, que je lui dis, 16 sous, que j'ai payé et que c'est toi qui le devais. Bon, il me donne 20 sous et je lui rends les 4 sous qu'il venait de me donner.—Et le bitter, qu'il dit, que j'ai payé, 6 sous!—Je lui en donne 10 et il me rend mes 4 sous.—Et l'omnibus que je lui dis, que je viens de payer, 6 sous! Là-dessus, il me rend un pièce de 10 sous et je lui rends ses 4 sous.

M. le président—Mais la scène des coups, arrivez-y donc.

Poten—Voilà; c'était fini depuis longtemps.... un bon moment.... oh oui.... au moins, lorsqu'il se met à dire: Et Bata-clan, hier au soir, que j'ai payé, 36 sous chacun. Je lui donne 2 francs et il me rend mes 4 sous.

M. le président—En voilà assez, oui ou non, l'avez-vous frappé?

Poten—C'est-à-dire que, vexé de la crasse qu'il me faisait avec Ba-ta-clan, je jette les 4 sous dans la rue, j'attrape dans la figure un charbonnier qui se met à crier; j'étais exaspéré de ses lardrées des 4 sous qu'il me rendait, que je lui rendais, et puis l'Auvergnat qui me signale à un sergent de ville, tout ça de la faute à Garigou, qui s'est conduit comme un pingre et un lardeur, que c'est même dégoûtant; c'est comme ça que je l'ai tombé dessus, même qu'il a manqué de me jeter par-dessus la rampe, que tout le monde criait, le conducteur qui criait, le sergent de ville idem, enfin, voilà comme c'est arrivé.

Le tribunal condamne Poten à huit jours de prison.

Poten (à Garigou)—Je me suis rappelé que t'as payé quatre cigares à 2 sous; je veux rien à toi, v'là 4 sous.

M. le président—Gardes, emmenez cet homme.

Poten jette ses 4 sous dans le prétoire.

A propos de Mirabeau.

On connaît cette réflexion de nous ne savons plus quel homme d'esprit, au récit à lui fait, d'une vive discussion survenue entre deux dames, que cette scène brouillait à mort: — Se sont-elles appelées laides? — Non. — Alors, elles se raccommoderont.

Cette boutade est toujours l'histoire de la pouire et de la paille, ce dont vous vous assurerez, si vous avez la preuve, qu'opposition à ce qu'on appelle le beau sexe, vous qualifierez de sexe laid ceux qui n'entendent appartenir qu'au sexe fort.

Vous trouverez même des hommes assez chatouilleux sur ce point, pour ne pas vouloir accepter le nom d'un personnage illustre, s'il était aussi renommé pour sa laideur.

Un exemple à l'appui. Il vu nous être fourni par un garçon marchand de vins, traduit pour coups et blessures, devant le Tribunal de police correctionnelle:

Vous avez cassé un tonneau sur la tête du plaignant, lui dit M. le Président.

Le prévenu: Je n'ai fait que me défendre; ce monsieur cherchait à m'arracher les yeux.

M. le président: cette scène n'est pas venue à propos de rien.

Le prévenu: Certainement, et si ce monsieur n'avait pas commencé par m'injurier, tout ça ne serait pas arrivé. Je ne lui dis ni rien, moi.

M. le président: Quelles injures?

Le prévenu [se montant la tête]: Comment, monsieur, il m'appelle Mirabeau! [Hires dans l'auditoire.]

M. le président: A'ors, c'est parce qu'il vous a appelé Mirabeau.....

Le prévenu (s'exaltant): Est-ce que j'ai besoin qu'il m'appelle Mirabeau? Si je l'appelais Quasimodo?

M. le président: Ça n'est pas la même chose.

Le prévenu: Et pas content de ça, il m'a appelé plusieurs fois imbécile.

Le plaignant: Parce qu'alors, vous ne ressemblez plus à Mirabeau?

M. le président (au plaignant): Exposez les faits.

Le plaignant: C'est venu d'une façon toute simple: nous étions plusieurs amis nous avions commandé à dîner et ce garçon ne s'occupait pas plus de nous que si nous étions en Chine; nous avions beau lui dire à chaque instant: — "Eh bien! garçon?" Il nous regardait et il ne bougeait pas: c'est alors que je dis à mes amis: "Est-il laid, cet animal-là!" et que je lui dis: Eh Mirabeau!" là dessus il me dit d'un air tout sans-dessus-dessous: "Je vous prie de ne pas m'appeler Mirabeau!" Ma foi, je n'ai pu m'empêcher de dire: "Quel imbécile!" Là-dessus un de mes amis dit: "Puisqu'il ne veut pas qu'on l'appelle Mirabeau, faut l'appeler Mirailad:" Monsieur, ce garçon furieux, prend un tabouret, et si on assène, sur la tête, des coups si violents, que le tabouret en a été cassé.

M. le président: Vous avez été blessé?

Le plaignant: Mais monsieur, le sang est parti en abondance. Tout le monde s'est jeté entre nous; il y a eu une bonne conciliade dans laquelle une table a été cassée.

Les témoins entendus confirment la déclaration ci dessus et même la complètent, car l'un d'eux nous apprend qu'avant de s'emparer du tabouret, le prévenu avait saisi le plaignant à la gorge et lui avait asséné des coups de poing.

Mais enfin, il faut tout dire: le garçon obligé de servir beaucoup de consommateurs, ne savait à qui répondre, et le plaignant, pressé par son appétit, ahurissait de ses observations, le prévenu dont la tête était à l'envers; par dessus le marché, il le traite d'imbécile, lui dit qu'il est laid; lui donne le nom d'un type de laideur; de sorte que si le fait incriminé n'est pas excusable, du moins il s'explique un peu.

D'où une simple amende de 25 francs.

Ce qui ne change rien au caractère de l'irrascible garçon marchand de vins, froissé de ce qu'on l'appelle Mirabeau, qui était un homme de génie, alors qu'il aurait peut-être été flatté qu'on le surnommât le beau Narcisse qui était un imbécile.

Le drame.

Dans une pièce du genre du Chevalier de Maison-Rouge, où le héros se sacrifie pour deux jeunes amants, se trouvent ces deux répliques qui font tressaillir la salle.

—Vous vous perdez!

—Je vous sauve!

Un soir, sur un théâtre de banlieue, les amants se trompent et s'écrient:

—Vous nous perdez!

Ce à quoi le héros troublé répond:

—Je me sauve!

Et il sort en effet.

Un fermier a été invité à une petite fête que donne son propriétaire, et à laquelle avaient concouru les premiers chanteurs de Paris.

—C'est très joli, dit-il, à la fin de la soirée.... mais, tout ça, ça ne fait pas de fumier!

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1882

L'Athénée réuni en séance régulière le 9 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1882.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 15 juin jusqu'au 1er février 1883 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier régié, avec une marge d'un quart de largeur, et seulement sur le *recto et les lignes*: ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée. On inscrira les noms des lauréats sur un tableau d'honneur affecté aux concours annuels.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

De l'influence de la femme dans la famille.

Pour les hommes:

Nécessité des études élémentaires pour le choix d'une profession, d'un art ou d'un métier.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER.
P. O. Box 1294.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Concours des écoliers des deux sexes, sous les auspices de l'Athénée Louisianais.

Prix à décerner—Deux médailles d'or offertes par un groupe de Français.

Nous croyons devoir rappeler au public que l'Athénée Louisianais désirant d'encourager les élèves des deux sexes qui apprennent le français, ouvre un concours où les deux meilleures compositions en cette langue vaudront à leurs auteurs une médaille d'or.

La distribution des prix aura lieu en séance publique, au milieu d'une fête artistique en même temps que littéraire, et sous les yeux d'une nombreuse audience réunie pour assister au triomphe des jeunes lauréats.

Les élèves des écoles ou institutions de la ville et de la campagne, ainsi que les enfants qui reçoivent leur instruction chez leurs parents, sont invités à concourir.

Il y aura deux classes de concurrents dans l'une seront les garçons, dans l'autre les filles.

Chaque classe aura un sujet particulier à traiter.

La date du concours est fixée au SAMEDI, 9 décembre.

Les concurrents de l'un ou l'autre sexe devront